

Trois manières de photographier l'identité humaine

Paris/Galleries. Le Mexicain Manuel Alvarez Bravo s'approche de l'abstraction, Valérie Jouve interprète l'espace de la ville, Joël Bartoloméo cerne la séduction

MANUEL ALVAREZ BRAVO, galerie Agathe Gaillard, 3, rue du Pont-Louis-Philippe, Paris 4^e. Tél. : 01-42-77-38-24. M^o Pont-Marie. Du mardi au samedi, de 13 heures à 19 heures. Jusqu'au 4 décembre.

VALÉRIE JOUVE, galerie Anne de Villepoix, 11, rue des Tournelles, Paris 4^e. Tél. : 01-42-78-32-24. M^o Bastille. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 4 décembre.

JOËL BARTOLOMÉO, galerie Alain Gutharc, 47, rue de Lappe, Paris 11^e. Tél. : 01-47-00-32-10. M^o Bastille. Du mardi au vendredi, de 14 heures à 19 heures, samedi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 4 décembre.

Le 4 février de l'an 2000, Manuel Alvarez Bravo aura quatre-vingt-dix-huit ans. En attendant, le monstre sacré de la photographie mexicaine expose chez Agathe Gaillard. La retrouvaille est émouvante. Etrange, aussi. Si les images vont des années 20 à 1998, « *il est impossible*, note Agathe Gaillard, *de distinguer les photos de jeunesse de celles de l'an dernier* », ce qui traduit une continuité stupéfiante et obstinée de la vision.

Les inédits sont rythmés par quelques photos célèbres : une jeune fille aux pieds nus, un cube de béton cerné par des pierres. On retrouvera les icônes d'Alvarez Bravo, mélange de surréalisme, de mexicanité et de sensualité, dans l'hommage sensible que vient de publier Brigitte Ollier aux éditions Hazan. Chez Agathe Gaillard, les trente-cinq photos choisies par le grand Mexicain constituent une variation sensible sur l'espace, la matière,

l'abstraction. Il faut être patient, s'imprégner de ces petits formats aux gris doux pour prendre la mesure d'images complexes et libres, minimales et parfois hiératiques. A la place d'une actualité qu'on chercherait en vain, se dessine un rapport au temps et aux sentiments dans les photos : des draps qui séchent, une radio du thorax, le cou cerné d'un collier de perles, le cœur blessé par un poignard.

Après ce classique, le choc sera rude mais excitant en retrouvant Valérie Jouve, trente-cinq ans, coqueluche de la photo contemporaine depuis qu'elle a exposé et vendu dans le monde entier ses moyens formats en couleurs, dans lesquels un personnage domine avec fracas l'espace urbain. Arrimée à son style documentaire – l'interprétation d'une réalité en la mettant littéralement à plat –, et sans abandonner les séries en cours, elle en inaugure d'autres à la galerie Anne de Villepoix. Le cadre n'est plus tenu par un, mais plusieurs personnages, à pied ou piégés dans un embouteillage de voitures, qui se rencontrent sans dialoguer.

MALAISE URBAIN

Il y a cette image formidable, une des plus troublantes qu'on ait vues depuis longtemps, incroyable de précision mais ouverte aux multiples lectures, découpée en trois plans : un fond étouffant de tours urbaines et deux rangées de passants qui se font face, hésitant – qui sait ? – entre le dialogue et l'affrontement, l'ignorance et la castagne. Le malaise est renforcé par le contraste vestimentaire des passants, comme si le peuple faisait face à l'institution. « *Il s'agit d'un montage d'images que j'ai enregis-*

trées à New York, explique Valérie Jouve. *J'ai d'abord essayé de trouver "en direct" pour ne pas perdre le contact avec la réalité.* »

Ce montage, justement, donne au spectateur une illusion de réalité et permet de mieux comprendre le spectacle urbain, mieux que bien des images de photoreporters. Et parce que Valérie Jouve incite à saisir des comportements et non des personnages, on se fiche de savoir où, quand et avec qui les photos ont été prises, si elles sont mises en scène ou pas.

On complétera la palette de l'image en allant voir, chez Alain Gutharc, une vidéo en trois écrans de Joël Bartoloméo, jusqu'ici connu pour de réjouissantes saynettes qu'il enregistrait, sans montage, de lui avec sa femme et ses enfants. L'auteur a intitulé sa vidéo *Désir*. Il ajoute : « *Du latin desirare, regretter l'absence de.* » A cela, il joint un synopsis de trois phrases : « *J'avais envie d'avoir un contact avec cette fille. Je savais qu'elle faisait de la peinture et de la boxe. Je lui ai demandé de me donner un coup de poing.* »

Une jeune fille en effet donne des coups à la caméra, puis en reçoit, et le troisième écran offre un mélange plus complexe – plans rapides et lents, images claires et abstraites. Le sentiment de séduction est renforcé par le rouge charnel qui enveloppe le visage de la jeune fille et par son souffle. Bartoloméo se défoule dans ce corps-à-corps attachant et pathétique, où la jeune fille semble insaisissable, réduite à des plans virevoltants et hachés comme des samples de musique techno. Au point de se demander si elle n'est pas un rêve virtuel.

Michel Guerrin